

**PHILIPPE DURIEZ**

**Quand chante  
le corbeau**



Philippe Duriez

Quand chante le corbeau

© Philippe Duriez, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8486-5

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Prologue

14 juillet 1961. Nicolas, tout juste 22 ans, vient d'être promu gendarme. Depuis qu'il est tout petit, il a voulu faire ce métier. D'où lui est venue cette idée ? Lui-même ne saura l'expliquer. Dans sa famille, tout le monde travaille la terre depuis des générations.

C'est l'instituteur du village qui décèle chez lui des facultés et une facilité à apprendre. Après l'obtention, par Nicolas, du certificat d'études, il demande à rencontrer ses parents. Après une âpre discussion avec le paternel, il le convainc de le laisser poursuivre ses études. Cela n'a pas été simple. Son père comptait sur lui pour l'aider au travail de la ferme et prendre sa succession. Le maître d'école a dû trouver les mots. Ses parents ne le regretteront pas. Nicolas obtient brillamment le brevet des collèges, entre au lycée et obtient son bac.

Il est revenu chez lui, dans la demeure familiale, prendre quelques jours de congé avant de recevoir sa nouvelle affectation. Ce soir, il est au bal des pompiers. Il a retrouvé sa bande de copains du temps où il était sur les bancs de l'école. Beaucoup sont restés au village et ont pris la suite de leurs parents. Ils boivent un verre et se racontent leurs souvenirs. À l'occasion, il danse et flirte avec une fille au son de l'accordéon, mais il s'aperçoit bien vite que la demoiselle n'est pas intéressée. Elle a accepté l'invitation uniquement pour ne pas se dégonfler devant ses copines. Nicolas le sent bien et n'insiste pas. L'orchestre se met à jouer un slow. C'est l'occasion pour Sophie, charmante adolescente de seize ans, de mettre le grappin sur Nicolas, l'obligeant courtoisement à l'accompagner sur la piste de danse. Il veut pour refuser, mais le sourire de la fille et son petit air coquin le charment. Après tout, il est ici pour s'amuser. Mais ce n'est pas le cas de sa partenaire. Ce soir, la belle enfant a un caprice, ou plutôt un désir : celui de coucher avec un garçon. Ce sera sa première fois. Aussi elle s'est habillée avec soin et arbore son plus beau sourire. Nicolas est un garçon aux bonnes manières et accepte de danser, mais il ne lui fait aucune avance. Il ne voit en elle qu'une gamine qui veut éblouir ses copines. Sophie, qui n'est pas du genre timide, tente une première approche.

— Tu me trouves comment ?

— Jolie.

— C'est tout ?

— Tu veux que je te dise quoi ?

— Comment trouves-tu mes cheveux ?

- Blond comme les blés.
- Et mes yeux, tu les aimes ?
- Ils pétillent !
- Et ma bouche ?
- Dis-moi plutôt ce que tu veux ?
- Que tu m’embrasses.
- Écoute, je t’aime bien, mais tu es un peu jeune.

Piquée au vif, Sophie sort de ses gonds.

- Mufle ! Puisque c’est comme ça, je me tire !

Sophie part en colère, laissant Nicolas planté au milieu de la piste sous les regards inquisiteurs des autres danseurs. Un peu embarrassé d’avoir fait de la peine à la jeune fille, il la suit. Elle s’engage dans une ruelle sombre sans but précis. Elle marche d’un pas ferme, le cœur enragé par cet affront. Ses chaussures claquent sur les pavés. Nicolas hausse le pas et la rattrape.

- Sophie, attends ! Je suis désolé, loin de moi l’intention de te faire de la peine.

Il lui prend la tête entre ses mains.

- Pardonne-moi, je ne pensais pas que tu étais aussi passionnée. Laisse-moi t’embrasser.

Il approche son visage et lui donne un baiser. Il remarque à la lueur du réverbère que la demoiselle est plus jolie qu’il ne se l’était imaginé. Après tout, c’est elle qui vient vers lui, il ne force personne.

- Encore une fois, pardonne-moi, je n’ai pas été sympa avec toi.
- Plutôt méchant, tu veux dire !
- Oui, je te l’accorde, mais comprends-moi, tu es un peu jeune.
- Pourtant tu as dit que j’étais belle !
- C’est vrai, je le pense vraiment.
- Embrasse-moi encore !

Un baiser passionné et réciproque ouvre la porte du désir.

- Je peux te demander quelque chose ?
- Demande toujours !
- J’ai envie de faire l’amour.
- Toi, au moins tu es directe !
- Autre chose... La fille baisse les yeux.
- C’est ta première fois, c’est ça ?

Sophie hoche la tête.

- Ne te fais pas de soucis, je sais être très doux. Viens, allons chez moi.
- Tu es d’accord, alors ?

— Puisque je te le propose. Tu ne veux plus ?

— Si ! Bien sûr.

— Dis-moi ; tu es venu au bal ce soir avec l'intention de trouver un garçon ?

— Oui, c'est mal ?

— Non, mais il te faut faire attention, tous ne sont pas comme moi.

— J'ai bien choisi, alors !

— On peut dire ça.

Ses parents et sa petite sœur sont partis dîner chez des amis à une vingtaine de kilomètres. Ils rentreront tard dans la nuit. Nicolas a préféré rester pour revoir ses copains d'enfance. Et puis ce soir, il a un peu envie de laisser son métier de côté et de s'amuser. Il emmène Sophie dans la demeure familiale.

— C'est ça ta chambre ? On dirait celle d'un ado !

— En effet, je suis parti depuis cinq ans faire mes études en région parisienne et rien n'a bougé depuis. Je ne suis ici que quelques jours. Maintenant, je vais te déshabiller. Je vais y aller doucement. Tu veux bien ?

Sophie fait oui de la tête. Il est assis sur le lit tandis qu'elle se tient debout devant lui. Il déboutonne la robe qui tombe aux pieds de la jeune fille.

— Allonge-toi sur le lit.

La fille obéit et se couche sur le drap. Nicolas, debout, se dévêt à son tour. Sophie regarde le jeune homme. Il ne lui reste plus que le caleçon qu'il laisse tomber à ses pieds. Elle découvre alors pour la première fois la nudité masculine. Nicolas s'allonge près d'elle. Il l'embrasse puis la couvre de baisers sur tout le corps. Il lui ôte sa brassière puis il fait descendre sa culotte. Elle est toute à lui maintenant. Il va la faire jouir et lui donner du plaisir avant de lui faire l'amour. Sophie, en totale confiance, explore également ce corps qu'elle découvre pour la première fois. Elle saura lui donner du plaisir. Nicolas est doux et attentionné. Il sait aussi se maîtriser afin de ne pas mettre la fille enceinte. Sophie s'endort. Il la regarde, belle et innocente. Mais le temps passe et il se doit de la réveiller. Il pose délicatement un baiser sur ses lèvres.

— Je suis désolé, mais il va falloir que tu y ailles, mes parents ne vont pas tarder...

Au même moment, un bruit infernal vient briser l'ambiance feutrée. Un corbeau vient de se jeter contre la fenêtre, il bat des ailes en craillant et disparaît dans la nuit.

— Oiseau de malheur ! dit Nicolas.

— Il s'est passé un drame ! répond Sophie.

— Tu ne crois quand même pas à ces vieilles histoires !

— Il ne faut pas rire de ces choses-là, Nicolas ! Cela porte malheur. Elle se blottit contre lui et l'enserme de ses bras.

— Écoute, pour te rassurer, je te raccompagne jusque chez toi.

— À la fête suffira amplement, mon grand frère joue dans l'orchestre.

Dans le même temps, ses parents ont repris la route. Son père conduit une Renault Dauphine. Un noir d'encre enveloppe le véhicule. Soudain dans la lueur des phares surgit un corbeau. Il évite le pare-brise et disparaît dans la nuit. Mais le volatile cachait un obstacle. L'automobile heurte de plein fouet un sanglier. Elle fait une embardée et s'encastre dans un arbre. Le père est tué net, les cervicales brisées. Sa femme est consciente, mais elle ne sent plus ses jambes. Impossible pour elle de faire un mouvement. Quant à la petite, couchée à l'arrière sur la banquette, elle n'a rien. Mais de la fumée s'échappe du capot avant et une odeur d'essence commence à se répandre dans l'air. Par chance, enfin si l'on peut dire, une autre voiture suivait.

— Vite, il faut les sortir, ça va prendre feu.

Les deux hommes, qui étaient dans le véhicule, sortent les trois victimes. Dix minutes plus tard, la Dauphine prenait feu. Un des deux hommes court chercher les secours.

Une demi-heure plus tard, la mère de Nicolas était dans l'ambulance.

Nicolas accompagne Sophie et décide de rester au bal. Quelques instants plus tard, les gendarmes viennent lui annoncer la tragique nouvelle.

# 1

## La convocation. Septembre 1966

C'est une belle journée. L'été touche à sa fin et tire sa révérence. Je vais bientôt faire mon entrée à la toute nouvelle faculté de médecine de Rouen qui vient d'ouvrir ses portes.

Mais pour le moment, attardons-nous chez ma famille, au domaine des Chênes.

Aujourd'hui, c'est une journée particulière. Les employés sont réquisitionnés ; ils s'activent et rangent le bois, qui vient d'être livré, au sous-sol dans un local où se situe la chaufferie. Il provient principalement des forêts appartenant à la famille. Une partie des buches alimentera les foyers des pièces dotées d'une cheminée, ainsi que le fourneau de la cuisine. L'autre fraction servira à approvisionner la chaudière qui alimente le chauffage central.

Je suis dans ma chambre à bouquiner quand on frappe à la porte. Une voix se fait entendre au travers de la cloison.

— Mademoiselle Margaux, votre mère vous demande de la rejoindre dans le bureau de votre père expressément.

Je me lève d'un bond et ouvre la porte. La femme de chambre parlait d'un ton grave.

— Vous devriez ne pas perdre de temps, votre mère est d'une humeur massacrate ce matin.

— Merci, je descends tout de suite...

Je passe par la salle de bains vérifier mon apparence et donne un coup de brosse à mes cheveux. Ma mère exige de sa progéniture une tenue correcte en toute occasion. En descendant, mon inquiétude grandit. Cette convocation n'augure rien de bon. Depuis le drame, ma mère ne m'a pas adressé la parole... Et maintenant, cet entretien.

Je frappe à la porte.

— Entre.

Je m'approche du bureau. Ma mère est assise, face à moi, dans le fauteuil du patriarche, hautaine et froide. Elle finit de rédiger une lettre, sans un mot ni le moindre regard envers ma personne.

— Vous m'avez fait demander ?

Elle m'ordonne d'un geste le silence.

Les minutes s'égrènent. Je ne peux m'empêcher de frissonner quand je repense au drame qui s'est déroulé dans cette pièce. Incessamment je ne tiens plus en place. Je me décide à prendre la parole.

— Je peux m'asseoir ?

La réponse cinglante me claque au visage.

— Non ! Et tais-toi, tu vois bien que je suis occupée !

Je prends sur moi et pense à mon père que l'on a inhumé hier. Il est décédé la semaine dernière tragiquement d'une balle de revolver. D'un coup je sursaute, mes pensées sont stoppées net par un battement d'ailes. Un corbeau vient se poser sur le rebord de la fenêtre ouverte. Il me fixe droit dans les yeux, se met à croasser et à s'agiter. Il reste un moment à me défier. Il me fait peur. Je voudrais le chasser, mais je ne peux bouger, ma mère me l'interdit. Et même que je voudrais, à cet instant, mes muscles ne répondent plus. Je suis comme tétanisée.

C'est ma mère, excédée par le vacarme, qui se lève et chasse le volatile.

— Oiseau de malheur ! Elle referme la fenêtre, se retourne vers moi et me jette un regard inquisiteur. C'est pour toi qu'il vient, ma fille ! L'oiseau ne se trompe pas, il sait reconnaître une criminelle.

— Mais c'est faux, vous ne pouvez pas croire...

Ma mère hausse le ton et sa voix se fait tranchante.

— Tais-toi ! Je ne veux pas t'entendre. De quel droit tu te permets de prendre la parole sans y être invitée !

Elle continue l'écriture et lève enfin la tête.

— Margaux !

— Oui, mère.

— Regarde-moi quand je te parle !

Je relève la tête timidement et fixe son regard assassin.

— J'ai réuni un conseil de famille pour statuer sur ton sort. Tu comprends bien que la situation est inextricable et que ta présence en ce lieu n'est plus acceptable. Nous avons donc pris une décision à ton égard. Tu te doutes que nous ne faisons pas cela de bon cœur, mais tu ne nous laisses pas le choix : tu es bannie de la famille. Tu as une demi-heure pour faire tes valises. Marie va t'aider et Franck te donnera toutes les instructions. Maintenant, pars ! Plus personne ne veut de toi ici, et ne remets plus jamais les pieds dans cette maison.

Je suis complètement atterrée. Je ne comprends pas. Les larmes aux yeux, j'essaie de parler. Mais pourquoi mon père m'a abandonnée, pourquoi s'est-il suicidé ? J'en suis là dans mes pensées qu'enfin les mots sortent de ma bouche.

— Mais mère...

— Je t’interdis de m’appeler ainsi ! À partir de ce jour, je ne suis plus ta mère, tu n’existes plus ! Va-t’en ! Mais avant, tu vas me signer cette lettre où tu avoues ton crime.

— Mais je ne l’ai pas tué ! C’est un suicide, il venait de...

— Je t’interdis de traiter mon feu mari d’assassin, c’était un accident. Cette fille a chuté malencontreusement et s’est fracassé le crâne. Et puis, jamais il ne se serait donné la mort. C’était un homme avec un caractère bien trempé. Mais puisque tu insistes, je vais te dire, moi, ce qui s’est réellement passé. Nous avons parlé ensemble de ton avenir et de ton mariage avec le fils Dumortier. Il t’a fait part de notre décision et tu ne l’as pas acceptée.

— Mais absolument pas, je ne savais rien de ce mariage, mais vous avez raison, j’aurai refusé la proposition.

— Tu vois ! Je le savais, tu lui as tenu tête. La conversation s’est animée et il a voulu certainement te donner une leçon. Après, je ne sais pas ce qui s’est passé, mais tu t’es saisie de son arme et tu l’as tué.

— Mais c’est faux ! Je l’aimais.

— Silence ! Pour tout le monde, ton père s’est suicidé. J’ai trouvé comme prétexte une surcharge de travail. Mais si tu insistes, je peux appeler les gendarmes. Le juge est un de mes amis. Il ne peut rien me refuser. Tu passeras ainsi une vingtaine d’années en prison. N’oublie pas que j’ai l’arme avec tes empreintes.

À cet instant précis, je revois la scène. Ma diabolique de mère vient d’entrer dans le bureau à la suite du coup de feu. Elle ne perd pas son sang-froid et analyse en un clin d’œil la situation. Elle s’approche du corps. À cet instant, tout se passe en quelques secondes, comme au théâtre. Cet infime laps de temps suffit à changer ma destinée. Elle prend un crayon posé sur le bureau et le glisse dans le canon du revolver qu’elle me tend. J’attrape l’arme par réflexe, sans savoir pourquoi. Elle s’en saisit aussitôt, prenant soin de ne pas y apposer ses empreintes, l’enveloppe dans un linge et le dissimule je ne sais où. Aux gendarmes, pour donner le change, elle donne son arme, identique à celle de son mari, prenant bien soin, avant, de tirer une balle.

— Non, s’il vous plaît.

— Alors, tu vas me signer cette lettre où tu avoues ton crime.

— C’est ignoble !

— C’est ainsi et je ne te laisse pas le choix, à moins que tu ne veuilles goûter à la prison ! Aussi, je tiens à prendre mes précautions au cas où un jour, prise de remords, il te viendrait à l’esprit de parler.